

quelques pierres racontent

M/1977

Marie-Henriette FOIX ■

COMMENT CE PATRON ETAIT UNE FEMME...

Elle avait 45 ans, et devenait chef de famille par la mort de son mari, quand Camille Perrin, née Nicolet, s'installa à Grenoble, rue des Clercs.

Cette citadine, qui s'était adaptée, à sa manière ! - à la vie campagnarde de Nantes-en-Rattier, retrouvait sa famille paternelle, et gardait malgré sa douleur (car, en plus de son mari, elle avait perdu au bout de quelques mois, un fils posthume) toute sa lucidité et tout son courage, qui était grand. «Madame Auguste» avait conquis sa place à Nantes, dans ce berceau des Perrin «pays rude et fertile, élevé et riant, qui avait passé dans leur tempérament dur, énergique, leur esprit gaulois, piquant, un tantinet orgueilleux», et il avait raison de l'être. Camille Nicolet était née dans une famille d'ascendance montagnarde noble, mais pauvre, alliée à des parlementaires, et des artistes dauphinois. Elle eut du mal à s'habituer à la vie à la campagne, où elle portait toujours ses robes de soie, comme à la ville, ainsi que ses filles. Son mari, Auguste Perrin, vivait une vie de gentleman-farmer ; il était Capitaine des Gardes Nationaux depuis 1831, Maire de Nantes depuis 1835 ; il sera réélu en 1848, toujours considéré «comme un chef». Les distractions consistaient en réunions de famille ; celles avec des amis et voisins, comme les Didier. Mme Perrin-Nicolet fut marraine d'une cloche à Nantes, avec son beau-frère Grégoire, parrain. Sa vie était faite de ces petits évènements, et aussi occupée par l'éducation de ses 7 enfants : Anselme était mort à 3 ans, mais il lui restait Octavie, Ferréol, Paul, Joseph, Louise, et les plus jeunes : Valérien et Magnus. Ils furent confiés à une école religieuse, et

un maître de musique venait pour eux de la Mure. Les conversations étaient animées, car Grégoire Perrin était bonapartiste, Mme Auguste Perrin monarchiste, et son mari républicain (ce qui lui valut d'être révoqué comme Maire en 1851, au coup d'état de Napoléon III). On pratiquait largement cette large et plaisante hospitalité d'autrefois, tant dans le domaine de la Tour qu'à la Maison Neuve.

La tour, qui avait donné son nom à la propriété, est le reste, simple pan de mur, du château féodal du Xème siècle, bombardé par Lesdiguières en 1587. Il appartenait aux Aleman du Valbonnais, repris par le Dauphin au XIIème puis cédé en apanage à Dunois par Charles XII ; les derniers seigneurs de Rattier étaient le Comte de Noinville, descendant des d'Estaing du Terrail, émigrés.

En 1855, Auguste Perrin fut contraint de vendre la maison de la Tour à M. Guillot, de la Mure. La terre, à cette époque, rapportait peu, et le coût de la vie, si on la voulait agréable, dépassait les rentrées. Auguste Perrin et sa famille s'installèrent à La Mure, mais il y mourait en avril 1857. Mme Perrin, intelligente, énergique, ne se laissa pas abattre. Elle jugea que ses fils, trop jeunes pour travailler seuls, pouvaient être étayés par son autorité, son expérience. Le «Père Rocca» ouvrier de son père Victor Nicolet, apprit le métier de la ganterie à Paul, qui se chargea de la comptabilité de l'entreprise, Ferréol de la fabrication. Paul avait 20 ans, Ferréol, 17. Ils allèrent habiter rue Chenoise, où «la première botte de peaux fut mise en travail».

Et ainsi que Camille Perrin devint «Patron». Ferréol fit ses stages, commencés à La Mure, déjà, comme ouvrier coupeur dans les ganteries grenobloises renommées : Quinson, Francoz, François Calvat, qu'il quitta en 1860 pour fonder avec sa mère et Paul la Maison Perrin. Fin 1861, on loua un appartement 1, rue du Pont St Jaime, plus propice à la fabrication des gants. Le «caractère Perrin» prévalant, la vie n'était pas morne ; on savait profiter des bons moments, et cette jeunesse donnait une aura de gaieté à «la patronne».

Mme Auguste Perrin ignorait que toute sa vie l'avait préparée à cette situation : elle savait distribuer le travail, elle l'avait toujours fait dans la grande maison de Nantes ; elle savait prévoir, se rendre compte de la qualité de la marchandise. Elle avait aussi tout l'acquis des générations de Perrin, depuis 1530, avec leur multiplicité d'enfants et d'alliances, notaires royaux, maires, marchands, inspecteurs de Ponts et Chaussées, ingénieurs, ayant contribué à la création des routes du Mont Cenis et de Simplon, entre autres, toujours soudés entre eux, mais ouverts aux amis, et fidèles, intéressés par les recherches et les travaux utiles.

Après des débuts difficiles, faute de capitaux, ayant beaucoup appris à ses dépens, la Maison Perrin fait une brillante percée en 1866. Elle s'installe alors rue St Laurent, dans les locaux d'une ganterie connue, qui émigra rue des Dauphins, rive gauche, où la ganterie Perrin s'installera elle-même plus tard.

Douze ans ont passé ; Valérien, ayant achevé ses études à Lyon, entre comme associé dans la maison. Alors, Mme Perrin cède complètement le commerce à ses fils (1877). Femme pieuse, ayant acquis toute la sagesse de son âge, et conservant son caractère enjoué, elle pu s'adonner aux joies de «chef de famille».

Valérien ayant prospecté les Etats-Unis, au nom de Perrin, se joint celui de Valisère, fondée par lui. Cette grande famille est entrée dans l'histoire, illustrant noblement l'industrie grenobloise du XIXème et du XXème siècle, par ces deux fabrications : le gant et la maille, nées à Grenoble, et qui répandront les deux noms dans le monde entier.

L'histoire en est assez connue pour que nous nous arrêtons là.

LA PAGE DU COMITÉ DE SAUVEGARDE DU VIEUX GRENOBLE C.S.V.G.

Triste histoire d'un vieux moulin

Le village de La Ferrière d'Allard est bien planté dans la vallée du Haut-Bréda. Son clocher, dont la flèche vient d'être très heureusement reconstruite, se découpe sur la ligne neigeuse des Sept-Laux, et plus particulièrement sur un sommet doté du nom poétique de «Pic de la Belle Etoile». Les maisons, malheureusement ont perdu leur charme ancien, car depuis 50 ans, les propriétaires n'utilisent pour les réparer ou les agrandir que l'affreux moellon et la tuile mécanique à la teinte calamiteuse. On peut contempler aussi, hélas, bien des granges couvertes d'une façon aussi fâcheuse en tôle rouillée. Il faut s'écarter un peu du village, monter dans les hameaux, pour trouver un habitat encore conservé dans son état d'origine : des volumes simples trouvent leur charme, malgré la pauvreté relative des moyens, dans l'emploi franc et pittoresque des matériaux locaux, pierre, bois, lauze. L'élevage, principale activité jadis, avec l'extraction du fer, a presque complètement disparu. Le paysage s'en trouve transformé car la broussaille, puis la forêt, prennent rapidement la place des prairies. Au vert clair de l'herbe rase succède le manteau noir des sapins, tandis que les maisons et les granges disparaissent, étouffées par les arbres qui les envahissent.

Il est encore possible cependant d'évoquer en maints endroits la vie de jadis qui faisait résonner tout le pays des bruits joyeux des troupeaux et des hommes au travail. J'aimais aller méditer sur ce passé

Le jeudi 24 novembre, M. Bocquet du Centre d'Archéologie du Dauphiné parlera de Charavines, et des résultats de fouilles récents.

dans les ruines d'un vieux moulin à eau, à 500 mètres du village, au bord du Bréda. Une forêt claire l'avait, lui-aussi, recouvert. On reconnaissait facilement le canal d'arrivée d'eau, mais les murs très ruinés disparaissaient sous un manteau de lierre. D'énormes cuves rondes, taillées dans le granit, reposaient ça et là, parfois masquées par un jeune sapin. Dans une ou deux d'entre elles subsistaient les meules de grès tronconiques, qu'on pouvait encore ébranler d'un effort du bras. Lieu mélancolique, où le ronflement des roues, le caquetage du meunier avec ses clients dans la poussière de farine étaient remplacés par le murmure du vent dans les branches et le fracas assourdi du torrent sur les pierres. Lieu éloquent pour rappeler la peine et le travail des hommes.

Je suis retourné cet été au vieux moulin. Le petit chemin, éventré, est devenu une large tranchée boueuse cabossée de traces de chenilles. Sur les lieux, tout a été bouleversé, arraché. Les vieux pans de mur sont rasés. Une cuve cassée gît, basculée et abandonnée. Les autres ont disparu. Les Turcs sont passés là ! En fait un médecin de Marseille les a achetées, ainsi que les meules, au particulier qui en était propriétaire, pour les placer dans le jardin de son hôpital, qu'il a ainsi transformé en un cimetière. Car il a tué le charme de ce lieu et détruit un pan de la mémoire collective du village, pour céder au snobisme d'utiliser à tout prix de vieilles pierres comme un décor privé d'âme. Mais à Marseille il doit passer pour un amateur éclairé et un sauveteur du Passé. Alors qu'il est seulement un vandale.

R. Bornecque ■